

Pourquoi la foi et l'action sociale sont-elles perçues comme incompatibles ?

Minh Nguyen and Frédéric Barriault

Number 806, January–February 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/92508ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (print)

1929-3097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Nguyen, M. & Barriault, F. (2020). Pourquoi la foi et l'action sociale sont-elles perçues comme incompatibles ? *Relations*, (806), 12–13.

Dans les sociétés sécularisées, il est courant de confiner la croyance et la foi à la sphère privée, au nom de la raison. On en vient ainsi à séparer radicalement la foi de l'action sociale et politique, et à disqualifier d'emblée leur conjugaison comme suspecte. Qu'en est-il vraiment ? Nos auteurs invités en débattent.

L'alliance entre foi, action et raison est nécessaire pour envisager un avenir moins sombre.

Minh Nguyen

L'auteur est politologue et socio-économiste

Il est difficile, à notre époque post-moderne, d'admettre la nécessité de conjuguer foi et action sociale et politique. Le fait que les deux puissent se nourrir l'une l'autre et que la foi ait le pouvoir, notamment, d'animer l'action, est une réflexion peu répandue, en particulier en Occident. Le philosophe politique britannique Mark Fisher disait qu'il était plus facile pour nous d'imaginer la fin du monde que la fin du capitalisme. C'est pourquoi l'action est de moins en moins comprise dans le sens où l'entendait la philosophe Hannah Arendt, à savoir comme moment de liberté et de création. Elle se réduit de plus en plus à une simple gestion de problèmes, orientée non pas vers la réalisation de quelque chose de nouveau, mais plutôt vers la reproduction d'une logique déjà en place.

L'action : gestion de problème ou innovation

N'ayant plus comme visée l'accomplissement d'un projet de société, l'action politique est réduite à une temporalité plus courte, s'apparentant à la gestion ou à la résolution de problèmes à court terme. C'est ce que le sociologue Michel Freitag appelait le mode décisionnel-opérationnel de reproduction de la société, qui caractérise la postmodernité. Ce mode se manifeste concrètement dans plusieurs problèmes politiques contemporains. Par exemple, la crise des changements climatiques – qui nécessiterait objectivement des

politiques qui transforment radicalement la production, la consommation ainsi que les bases sur lesquelles sont fondées les économies capitalistes industrielles – a mené à des réponses politiques qui bousculent à peine le paradigme économique capitaliste qui a saccagé la planète en à peine 150 ans.

La difficulté de penser la foi – prise au sens séculier d'« ouverture à un horizon de possibles » – et l'action sociale dans le monde contemporain tient sans doute au fait que le passage de la modernité à la postmodernité a aussi été accompagné par la dégradation de l'usage de la raison. Alors que celle-ci était une référence à l'aune de laquelle on pouvait mesurer auparavant nos actions, elle est devenue une forme de rationalité instrumentale, quasi fétichisée. Dans la modernité, la foi en une certaine idéalité soutenait l'action, contribuant ainsi à l'avènement d'un monde meilleur, alors qu'aujourd'hui, l'emprise de la rationalité instrumentale réduit l'action à son efficacité immédiate et évacue tout rapport à une idéalité.

Dans cette perspective, la foi n'est rien de moins que la condition de possibilité de l'action politique – au sens fort. Sans elle, l'action se réduit à de la gestion de problèmes. Comme l'avait bien souligné Hannah Arendt, l'action doit s'accompagner non seulement du pardon qui libère des chaînes du passé, mais aussi de la promesse, qui libèrent ensemble des chaînes du présent, parce que ses résultats sont par définition imprévisibles et potentiellement lourds de conséquences. Ainsi doit-on pouvoir se promettre les uns les autres de tout faire pour améliorer le vivre-ensemble. La foi permet en ce sens au sujet d'agir dans le présent en s'enracinant dans l'expérience commune tout en ayant un regard partagé sur l'avenir. Sans elle,

on tend vers ce que Simone Weil nommait le déracinement.

Le déracinement

Le déracinement est la perte de contact avec le passé et l'avenir, avec la vie même. Il est, en somme, l'incapacité de se dépasser dans plus grand que soi, dans une forme de transcendance. Weil disait que si une commune condition unissait les chômeurs désespérés et tous ces gens qui n'ont d'yeux que pour le profit et le pouvoir, c'était d'être déracinés, n'étant nulle part chez eux ni enracinés dans le temps et dans le monde. Pour Weil, il s'agit là d'un problème d'ordre spirituel, qui paralyse les êtres humains, les empêchant d'agir. Ainsi, la déliaison de la foi et de l'action contribue au déracinement et effrite la portée politique et historique de l'action.

Une tâche colossale s'impose donc à nous, celle de réconcilier le sujet post-moderne avec la transcendance, la foi avec la raison, sans quoi l'action ne pourra avoir pour visée qu'une courte temporalité, les yeux braqués sur le présent. Il y a de la place pour s'inspirer des modernes et fonder un mode d'être alter-moderne, dans lequel foi, action et raison ont pleinement leur place, ce qui nous permettrait d'envisager un avenir moins sombre. L'action politique pourra être menée, à partir de là, non pas à l'aune de l'urgence, mais en vue de fonder des institutions et de construire une société et un monde que nous voulons pour nous et nos enfants. ☺

POURQUOI LA FOI ET L'ACTION SOCIALE SONT-ELLES PERÇUES COMME INCOMPATIBLES ?

L'engagement social des personnes croyantes est fait d'allers-retours constants entre contemplation et action, éthique et politique.

Frédéric Barriault

L'auteur, historien, est responsable de la recherche et des communications au Centre justice et foi

Quelle se décline sous le mode de l'utopie ou sous celui de l'eschatologie, la foi religieuse procède d'un refus du monde tel qu'il est : un monde injuste, brisé, désenchanté et aliéné qui heurte la conscience de la personne croyante. Un monde qu'elle aspire à transformer au nom des idéaux et de l'horizon d'attente qui l'animent. Prenant appui sur ma propre posture de chrétien social, je connais bien les allers-retours entre foi et engagement, entre l'activisme sociopolitique parfois effréné et le besoin périodique de se ressourcer, c'est-à-dire de s'abreuver à la source qui fonde, irrigue et radicalise ce désir de transformation du monde.

Choisir l'action transformatrice

Bien malin celui ou celle qui établirait une adéquation parfaite entre foi religieuse et désir de s'engager dans des pratiques de transformation sociale. Passer de la contemplation à l'action, de la félicité spirituelle à l'engagement social, du confort au risque, de la mystique à la politique ne va pas forcément de soi. Tout le courant de la spiritualité chrétienne a plutôt misé (et mise encore) sur la *fuite* de ce monde jugé corrompu et irrécupérable – où les chrétiens seraient des étrangers, sinon des exilés. Pensons à *The Benedict Option: A Strategy for Christians in a Post-Christian*

Nation (Sentinel, 2017), le livre à succès de l'auteur néoconservateur américain Rod Dreher.

Un autre courant de la spiritualité chrétienne, celui-là prophétique, mise quant à lui sur la dénonciation des injustices et sur l'appel à l'action transformatrice pour rendre ce monde plus conforme aux interpellations radicales des prophètes bibliques et de la Bonne Nouvelle. Les chrétiens et chrétiennes de cette mouvance ne s'entendent cependant pas sur ce qui fonde l'action sociale. Est-ce leur croyance et leur conscience morale qui les poussent à s'engager socialement au nom des idéaux qui les animent ? Ou est-ce plutôt parce qu'ils s'efforcent de donner un sens et une signification à leurs pratiques d'engagement social qu'ils sont amenés à puiser dans leur tradition religieuse des figures inspiratrices, propres à légitimer leur action et à les insérer en tant que croyants et activistes dans une même *lignée croyante*¹ ? La réponse se situe sans doute à mi-chemin, l'engagement social de ces personnes étant fait d'allers-retours constants entre contemplation et action, éthique et politique.

Se brancher à la source

Qu'elle ait été formée – et informée – par une éthique séculière ou par une foi religieuse, la conscience morale est pour beaucoup de personnes militantes un puissant levier qui les pousse à refuser d'abdiquer face aux horreurs et aux injustices de ce monde. Or, ce levier peut aussi se transformer en cadeau empoisonné, car s'engager, c'est donner chair et donner suite aux interpellations radicales et parfois « insatiables » de sa conscience. C'est donc vivre dans un univers *surinvesti de sens* où tout a une signification, tout est politique, tout est porteur de conflictualité et d'indigna-

tion permanente. Si bien qu'entre l'individu public et l'individu privé, entre cette partie de soi-même qui milite et celle animée par la foi, la frontière est souvent mince. Et l'épuisement guette à tout instant.

D'où ce besoin d'une spiritualité forte, d'une immersion périodique dans le sacré, l'altérité radicale, pour recharger ses piles spirituelles et se « rappeler » pourquoi on s'engage ainsi en écoutant notre conscience, pourquoi on poursuit des utopies qui pourraient se révéler n'être que des chimères. D'où, aussi, ce besoin de la prière partagée en communion avec d'autres personnes croyantes, afin de s'abreuver périodiquement à la source qui fonde notre action *dans, pour et avec* ce monde.

Les croyants et croyantes qui militent au nom d'idéaux ou d'une utopie (le Royaume de Dieu pour les chrétiens) n'en ressentent pas moins le besoin de s'insérer dans une tradition de foi et d'engagement défrichée et crédibilisée par des pionnières et des pionniers inspirants². Ils le font pour s'inscrire dans la durée et donner une profondeur spirituelle à leur action, en ayant l'impression d'être assis sur les épaules de géants. Cette insertion dans une lignée ne saurait toutefois être assimilée à une quelconque forme de mimétisme et de fétichisme du passé : pas d'engagement chrétien sans démarche de discernement des signes des temps, sans effort d'actualisation et de contextualisation des interpellations prophétiques de l'Évangile, ici et maintenant, à la lumière des luttes et des défis du temps présent. ©

1. Danièle Hervieu-Léger, *La religion pour mémoire*, Paris, Cerf, 1993.

2. Frédéric Barriault, « Des sources chrétiennes aux luttes sociales », *Relations*, n° 796, juin 2018.